

filles de la sagesse ? Sa mission est sublime et se continue encore aujourd'hui avec la même vigueur, le même succès par la bouche des Ravignan, des Lacordaire, des Monsabré et des Félix.

Si elle est si puissante, si belle, quel effort ne doivent pas faire les hommes, qui en sont capables, pour cultiver cet art ! L'éloquence fait l'orateur ce qu'elle est ; et Cicéron dit parfaitement ce qu'est l'avantage de l'éloquence :

“Qu'y a-t-il de plus digne d'admiration que de voir un petit nombre de mortels privilégiés s'élever au-dessus de la foule des hommes, et se faire une puissance particulière d'une faculté naturelle à tous ? Quoi de plus agréable à l'esprit et à l'oreille qu'un discours embelli par la noblesse de l'expression et la sagesse de la pensée ! Quel magnifique pouvoir que celui qui soumet à la voix d'un seul homme les passions de tout un peuple, la religion des juges et la majesté du sénat !”

Oui, l'orateur a un devoir sacré, un vrai sacerdoce à remplir ; car quiconque s'adresse aux hommes se propose de les enseigner et de les rendre bons ; et quiconque rend l'homme meilleur, remplit un ministère sacré qu'on peut appeler un sacerdoce. L'orateur doit être conscient de sa mission, comme Périclès l'était. S'il veut se rendre digne d'être écouté, il ne doit se servir de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. “L'éloquence, a dit Fénelon, demande que l'on soit homme de bien et cru tel.”

En effet, quand il s'agit d'entraîner les masses, de remuer profondément les populations, le grand instrument, c'est la parole. A-t-elle l'éclat qui éblouit, la chaleur qui se communique de proche en proche ; lance-t-elle, par moments, des gerbes lumineuses, et peut-on sentir, dans ses vibrations accentuées, courir les tressaillements d'une passion ardente : vous savez le succès qu'elle obtient, les mouvements qu'elle produit, la persuasion qu'elle porte partout avec elle. Cette parole ne reste pas dans l'enceinte où elle a été prononcée ; grâce aux conditions actuelles de publicité, l'univers n'est souvent qu'un écho, répétant à l'infini et sur tous les points à la fois cette parole. Si cette parole est généreuse, noble, voyez le bien qu'elle opérera ; considérez le mérite de cet orateur. Mais, hélas ! si cette parole est empreinte de haine contre ce qu'il y a de plus sacré, quel mal elle fera ! La responsabilité de l'orateur est donc terrible. Combien sont louables ceux qui usent du don de l'éloquence pour faire aimer le beau, le bon et le vrai !

Heureusement, chaque jour, on est témoin des prodiges merveilleux que font certains orateurs. Tantôt, c'est un pays opprimé dans ce qu'il a de plus cher, sa religion ; tantôt, c'est un autre dont les disputes affaiblissent la foi ; toujours nous voyons alors un homme surgir tout à coup, et le plus souvent, c'est un orateur plein de patriotisme et de foi, qui confond les oppresseurs et éteint les discussions par la fermeté de sa parole. Tels furent O'Connell et Montalembert. Mais combien sont blâmables ceux qui se servent de ce don pour combattre Celui-là même dont ils le tiennent ! Que diriez-vous d'un soldat désarmé par son adversaire, qui recevrait une épée d'un compagnon afin de continuer à se défendre et en frapperait ce même compagnon ? Qu'il serait lâche ! Eh bien, c'est l'œuvre de ces orateurs.

Nous, les élèves, chers lecteurs, nous avons d'autres modèles plus dignes à suivre, et incomparablement plus grands, parce qu'ils défendent la vérité et la justice. Aussi, j'espère que si quelqu'un parmi nous se rend célèbre par l'éloquence, ce ne sera pas tristement, mais on lui saura gré d'avoir défendu ce qu'ont soutenu avec tant de gloire les Bossuet, les Bourdaloue, les Lacordaire, les Montalembert, les O'Connell.

H. DALLAIRE.

(*Philosophie junior.*)

Petit Séminaire de Québec.

QUESTIONS DE LANGUE FRANÇAISE

Dans la *Presse* du 21 octobre, M. Fréchette a repris ses chroniques hebdomadaires “A travers le dictionnaire et la grammaire,” qu'il donnait jadis à la *Patrie*. Nous croyons que c'est faire œuvre utile que de signaler ainsi au public les fautes de langage qu'il commet si souvent. Si les écrivains de nos journaux voulaient respecter un peu plus la langue française, ce serait déjà un grand point de gagné. Je leur en veux surtout de tous les anglicismes qu'ils nous mettent dans la bouche et surtout au bout de la plume, sans même souvent que nous nous en apercevions.

—Dans sa première chronique, M. Fréchette remet sur le marché le terme “clavigraphe”, dont il est lui-même le fabricant. Firmin Paris, un correspondant de la *Défense*, propose de remplacer ce terme mi-grec et mi-latin par “clidographe,” un mot qui vient tout entier du grec, et qui a le même sens que clavigraphe. La trouvaille

est heureuse. Mais la nouvelle expression parviendra-t-elle à détrôner “clavigraphe,” qui a déjà pris de la vogue parmi nous ? Je le souhaite bien.

—Deux journaux importants ont employé dernièrement l'expression “Nous ne sachons pas.” C'est un barbarisme bien authentique. Il faut dire “Nous ne sachions pas”, puisque c'est un subjonctif.

—Faute d'un point, paraît-il, Martin perdit son âne. Eh bien, faute d'une virgule, beaucoup de gens versent, sans le savoir, dans l'anglicisme. Vous écrivez, en adressant une lettre : “14, rue Saint-Pierre.” C'est du français. Si vous supprimez la virgule et que vous écriviez : “14 rue Saint-Pierre,” c'est de l'anglais. Car, en anglais, on ne met jamais de virgule après le numéro (14 St. Peter street).—Voilà, si je ne me trompe, la plus petite faute de français qui se commette dans la province de Québec. Ce n'est pas une raison pour ne pas l'éviter.

—Il ne faut pas trop nous laisser monter le rouge au front, parce que nous disons ici : “il mouille,” au lieu de : “il pleut.” Ce verbe “mouiller” nous vient, non pas des Micmacs ou des Tsonnontouans, mais de Bretagne et du Poitou.

—Dans sa chronique du 28 octobre, M. Fréchette supplie les jeunes journalistes de ne plus employer le mot “bâtisse” autrement que “pour désigner la maçonnerie d'un bâtiment. Ainsi, éviter de faire de ce mot un synonyme d'édifice, de construction, etc.” J'admets bien que les dictionnaires donnent raison à M. Fréchette. Mais il semble toujours bien que l'anglicisme dont il s'agit, si c'en est un, se commet même à Paris, comme le démontrait l'*Oiseau-Mouche* du 6 novembre 1897, qui citait, d'un article de l'*Univers*, (du 14 octobre précédent), la phrase suivante : “On a pris des mesures, vers le milieu de ce siècle, pour dégager Notre-Dame de Paris des BATISSES qui l'enveloppaient et la masquaient.” Je trouve encore le mot “bâtisse,” employé dans le sens d'édifice, à la page 366 de la *Revue canadienne*, livraison de novembre courant, dans un article signé par Francis Mury, et reproduit du *Correspondant*, l'un des principales revues de France. ORNIS.